

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

UNE SAISON
POUR
LES OMBRES

*

R. J. ELLORY

UNE SAISON POUR LES OMBRES

Traduit de l'anglais
par Étienne Gomez

Volume 1



VOIR DE PRÈS

Titre original : *The Darkest Season*
Éditeur original : Orion Books, Londres
© 2022, Roger Jon Ellory.
© 2023, Sonatine Éditions,
pour la traduction française.
© 2023, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-575-3

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

1

On est tous brisés, quoique chacun à un endroit différent.

Telle fut la pensée de Jack Devereaux dans la ruine noire et inondée d'un énième bâtiment brûlé. Depuis près d'une vingtaine d'années, voilà ce qu'il faisait – fouiller les débris fumants de vies éteintes, essayer de répondre à des questions rarement posées, de voir clair dans des histoires qui ne seraient jamais comprises.

Cette fois, il y avait un petit garçon aussi. Le père étendu sur Dieu seul sait quoi, et lui – pas plus de quatre ou cinq ans – avait hurlé de tout le souffle de ses poumons enfumés avant de s'avouer vaincu. Il s'était allongé à côté de son

père évanoui et ils étaient morts dans les bras l'un de l'autre. Leurs corps avaient été évacués moins d'une heure plus tôt.

Jack fit signe à son collaborateur, Ludovick Caron.

« Ludo, dit-il. Je l'ai trouvé. »

Ludo se fraya un chemin à travers ce qui restait de meubles calcinés, en prenant soin de passer sous le squelette continuellement dégoulinant des poutres au-dessus de leurs têtes. Il s'accroupit pour regarder ce que lui montrait Jack. Le point de départ de feu apparent, le modèle de propagation, les légers tourbillons colorés qu'avaient laissés au sol les câbles fondus. Autant d'échos d'une histoire déjà bien connue.

« Chauffage d'appoint », dit Jack.
Ludo hocha la tête.

« On dirait bien... Tu notes ça ? Je vais chercher l'appareil photo.

– Bien sûr », répondit Ludo.

Le portable de Jack sonna. Il s'éloigna, le sortit de sa poche.

« Oui ? »

Quelques minutes plus tard, Jack se tenait en silence sur le peu qui restait de la galerie à l'avant de la maison. Il respirait lentement, résolument, comme pour étouffer un trouble intérieur. Dans le froid cinglant, la vapeur de son haleine voilait les particularités de son visage. C'était le crépuscule. Les rues étaient désertes. Quelque part au loin, une sirène hurla. Peut-être un autre incendie. Une autre vie étouffée.

Sur le trottoir, les équipes de pompiers enrroulaient les tuyaux. Des hommes aux mains noires et aux visages noirs,

les yeux grevés par une foule de choses que jamais personne ne devrait voir. Ils parlaient peu, ils répétaient les gestes habituels, ils se préparaient au départ.

Jack Devereaux se demanda si certains êtres sont voués à se retrouver éternellement aux prises avec les ténèbres.

À l'autre bout de la ligne, une voix lui avait demandé s'il était bien Jacques Devereaux.

C'était le nom indiqué sur son acte de naissance, mais ses origines françaises remontaient à une histoire qu'il aurait préférée différente de la sienne. Un autre nom, venu d'une autre vie.

« Oui, c'est bien moi, dit Jack. Qui est-ce ?

– Bastien Nadeau. Je vous appelle au sujet de votre frère, Calvis.

– Mon frère ?

– Je suis de la police de Jasperville. »

À ces mots, tout lui était revenu. Les monts Torngat, les forêts éloignées. L'odeur des feux de bois, du métal brûlant, des cirés mouillés dans l'entrée. Les vêtements humides, gelés, cassants comme l'ardoise le matin. Des formations de glace insensées – couche sur couche – aux fenêtres et aux murs. La triste vacuité horizontale du passé ; rien à voir que la distance.

« Monsieur Devereaux, vous êtes là ?

– Oui. Oui, je suis là. Qu'est-ce qui s'est passé avec mon frère ?

– On l'a placé en détention au commissariat, monsieur Devereaux.

– En détention ? Pourquoi ?

– Je ne sais pas comment vous dire. Il a l'air possédé. Comme un animal sauvage. Il a attaqué un homme. Essayé de le tuer. On ne sait pas s'il survivra. »

Jack Devereaux ferma les yeux et respira profondément.

Les précisions échangées au téléphone avaient été peu nombreuses. Nadeau, sergent de la Sûreté du Québec, n'avait pas voulu révéler le nom de la victime.

Jack avait écouté, et quand le sergent s'était arrêté, il y avait eu un silence.

« Vous n'avez pas de questions, monsieur Devereaux ? avait fini par demander Nadeau. Ou bien peut-être pouvez-vous au moins nous expliquer ce qui a pris à votre frère ? »

Jack n'avait pas répondu.

« Vous allez venir l'aider ?

– Il a besoin de mon aide ?

– D'après mes informations, votre père...

– Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu.

– Alors vous savez que votre frère n'a personne.

– Oui. »

Là encore, un silence tendu avait relié les mille cent kilomètres qui les séparaient.

Jack n'avait pas prononcé les mots qui lui traversaient l'esprit.

« Et... il raconte ces choses terribles, monsieur. Des choses abominables sur...

– Oui, avait répondu Jack, interrompant son interlocuteur avant que celui-ci ne puisse continuer.

– Alors, vous allez venir aider votre frère ?

– Oui », avait brusquement acquiescé Jack, se sachant obligé de faire cette concession. La question n'avait jamais été de savoir *si* Jack rentrerait, mais quand. Peut-être était-ce aussi la raison dont il avait besoin pour rentrer.

« J'arrive dès que possible », avait-il ajouté avant de raccrocher.

Les souvenirs que Jack avait gardés de son enfance étaient des souvenirs de faim et de souffrance. Tantôt la souffrance était venue de la faim, tantôt elle avait eu une existence à part.

Pour lui, même après tant d'années, ces deux mots étaient forts. Évocateurs. Ils pouvaient être pliés et tordus, manipulés de mille façons.

Au-delà de la dimension purement physique, la souffrance était tristesse, mélancolie, profond sentiment de solitude. Quant à la faim, elle n'était qu'un désir de liberté.

Enfant, Jack avait connu les deux – aussi intimement que les contours de son visage – mais, malgré leur apparence de constance et de fatalité, il

avait aussi su qu'un jour il s'évaderait. Et il l'avait fait.

Calvis, pourtant, était resté. Ou, pour être plus précis, Jack l'avait abandonné.

Calvo. Cal. Minus, Nabot, le Petit, Junior, Petit Gars, Cacahuète, Pois-Chiche.

Et il y avait eu Juliette. Grande Sœur, Jul, Julep, Juju, Etta, Ettie. Morte depuis tant d'années.

La vérité, c'est que le pire arrive aux gens bien. Et le passé est un pays qui a sa langue à lui, une langue que la plupart apprennent à oublier. Les mots de cette langue sont comme des chansons apprises par cœur. Au moindre rappel, elles reviennent et la mélodie est aussi familière, aussi obsédante que jamais.

Jasperville. Un million de kilomètres de nulle part. Un million de kilomètres trop près de Montréal.

Jack se retourna vers Ludo qui sondait les entrailles de la maison. Ludo qui avait à présent l'appareil photo en main. De brusques flashes éclairaient la scène pendant une fraction de seconde. Jack sentit le froid sur son visage, sur ses mains, si fort qu'il lui crispait la peau. Il devait faire moins huit, moins dix peut-être. Autant dire l'été en comparaison de Jasperville. Il voulait une cigarette, mais il avait arrêté de fumer depuis trois ans. Il avait envie de cette brûlure dans le fond de sa gorge, de ce goût dans sa bouche. Les quarante premières années sont les pires, lui avait-on dit un jour.

Plongeant ses mains dans ses poches, il se dirigea vers son ami.

Quel que soit le chemin qu'il avait parcouru, il finirait toujours par rentrer